

La distance juste est-elle de 70 centimètres ?
Distance et proximité à l'épreuve du Sensible

Eve Berger, Cerap, UFP

In Austray, D., Berger, E., Grenier, K., Léger, D. (dir.), *Identité, altérité, réciprocité. Pour une approche sensible de la formation, du soin et de l'accompagnement*. Ivry-sur-Seine, Éditions Point d'Appui. (2015)

Introduction

La distance est un leurre, la proximité aussi

D. Bois

Je me propose d'aborder une notion totalement associée au thème de ce colloque, même si cette association peut paraître paradoxale au premier abord : la notion de *distance*. Il ne peut y avoir de relation sans distance.

Pour commencer, je précise donc que la distance dont je parle n'est pas celle qui s'oppose à la relation ou qui l'annule, mais de celle qui, en tant qu'espace existant entre une personne et une autre et les définissant ainsi toutes deux, rend au contraire la relation *possible*. En effet, si cet espace n'existe pas, si les deux personnes sont confondues, alors elles ne sont plus qu'une seule et même, et la notion de relation perd son sens.

La distance, dans cette proposition, rend donc la relation possible mais, plus encore, elle la rend *nécessaire* : car, par son existence même, elle constitue un appel à être comblée et devient ainsi le lieu d'une convocation des acteurs à se rejoindre, le lieu d'un « mouvement vers » l'autre en présence.

Au sujet de cette notion, une question habite tous les courants de développement personnel, de psychothérapie, de relation d'aide, de formation, de coaching... – bref, de toutes les

pratiques où ayant à faire avec ‘de l’autre’ – : la question de la « distance juste », véritable quête du Graal des intervenants et accompagnants de tout poil.

Cette distance juste, comment la définir ? C’est celle qui permettrait que je puisse me révéler dans mon identité face à l’autre, que lui-même puisse se révéler dans son altérité face à moi, et que la réciprocité entre nous deux puisse se donner. Et cela, ce n’est pas n’importe quelle distance qui le permet. Tous les intervenants, thérapeutes ou formateurs présents dans cette salle le savent : dans les métiers qui sont les nôtres, c’est une question cruciale qui se pose au quotidien. Seule cette « bonne » proximité (c’est une autre façon de parler de la distance juste) offre la confiance et la qualité de l’échange avec nos patients, clients, groupes, qui permettent que les apprentissages se déploient, que du sens profond et puissant se donne, que les peurs se délient et que les trans-formations possibles s’accomplissent au sein de nos interventions.

Cette quête de la distance habite également nos pratiques de recherche : en effet, plongeant au cœur de la subjectivité humaine, corporelle de surcroît, nos recherches soulèvent des questions délicates en sciences humaines : elles interpellent les chercheurs, tout comme la communauté scientifique, dans des dimensions qu’il est souvent plus facile et plus prudent de garder à l’écart de l’académisme officiel, notamment, autour de la notion de corps vécu et ressenti, un certain nombre de « tabous » venant pour partie de l’engagement nécessaire du chercheur dans sa propre dimension d’incarnation, dans sa propre implication existentielle. Les démarches méthodologiques requises sont par ailleurs obligatoirement subjectives et impliquées et, à ce titre, doivent trouver les moyens de documenter et d’étudier une expérience humaine dans laquelle nous sommes tous impliqués par force, sans exclure la rigueur nécessaire à toute démarche scientifique. C’est un équilibre rare et fragile entre implication et distanciation qu’il s’agit de construire ; dans mon propre parcours de chercheuse, la découverte progressive de la juste distance envers le savoir, avec ce que je lisais, avec ce que j’apprenais, avec les informations théoriques que je traitais, avec mon terrain, avec mes données, a été un passionnant voyage dont j’ai abondamment rendu compte dans ma thèse.

Enfin, cette quête dépasse le champ de nos activités professionnelles pour occuper aussi nos pratiques relationnelles privées, avec nos conjoints, nos enfants, nos amis, nos proches...

Mais quelle est-elle donc, cette fameuse distance juste ? Où faut-il exactement se placer par rapport à l’autre pour que la relation se déploie dans toute sa potentialité, pour être au rendez-vous de la rencontre ? Est-ce, par exemple, à 70 centimètres... ?! C’est la suggestion d’un

médecin canadien qui, se fondant sur les célèbres et passionnants travaux d'E.T. Hall¹ (1959), propose que la distance convenable pour parler à un malade d'un sujet personnel se situerait, pour l'Amérique du Nord, dans une fourchette allant de 50 à 90 centimètres ! (Buckman, 1984). Si l'idée est louable, peut-elle constituer une réponse suffisamment souple pour s'adapter à toute situation relationnelle ? Nous serons tous d'accord que non ! Et d'accord aussi peut-être pour dire que la distance juste est à chercher, ou à trouver, ou à créer – c'est un peu la question de cette conférence – et ce, vis-à-vis de toute personne ou de tout groupe que l'on rencontre ou côtoie, comme de toute chose que l'on vit. Ainsi, même si je parlerai essentiellement de la relation entre deux êtres, j'aimerais que vous gardiez à l'esprit que tout ce que je vais proposer peut aussi valoir pour le rapport au savoir, à moi-même, au monde, au sens, à n'importe quelle expérience que je peux faire.

Ce contexte étant posé, le projet plus précis de mon intervention est de mettre la notion de distance juste à l'épreuve du *Sensible*. En effet, comme on l'a vu, le « Sensible » (Bois, 2001, 2006, 2007 ; Bois & Austray, 2007 ; voir aussi Berger, 2009a ; Berger & Bois, 2008 ; Bois & Humpich, 2006) est avant tout une expérience, une expérience corporelle, une expérience intérieure, profondément subjective, éprouvée, intime. Elle s'inscrit donc à ce titre dans un paradigme de la *proximité* : proximité intense avec soi, avec sa vie, plus précisément même avec le Vivant en soi et, par ce biais, avec autrui et avec le monde. De là naît donc une question paradoxale qui, par son paradoxe même, m'intéresse (tout paradoxe est en principe fécond) : qu'en est-il de la distance juste dans une expérience et un paradigme de la proximité ?

Cette question, dans le paradigme du Sensible, a déjà été formalisée par D. Bois sous le terme de « distance de proximité » (Bois, 2008b ; voir aussi Austray & Berger, 2009 ; Berger, 2009a, p. 235-242 ; Berger, 2009b), très belle formulation chiasmatisque qui caractérise nombre de ses concepts et qui définit la distance juste qui naît entre des acteurs quand ils sont en conditions de « réciprocité actuante » (Bois, 2007 ; Bourhis, 2009 ; Lefloch, 2008). La réciprocité actuante (dont Hélène Bourhis a posé très clairement le cadre de compréhension dans sa conférence) est la modalité de présence à soi, à autrui et à l'échange, qui s'installe entre deux personnes quand elles situent et vivent leur relation sur la base d'un rapport partagé au Sensible ; dans ce mode relationnel, chacun des deux protagonistes de l'échange

¹ À propos des distances que les individus installent entre eux dans les différentes cultures (Hall, 1959).

est sensible aux effets transformateurs de ce qui lui vient de l'autre (en présence et en contenu), ces effets devenant alors la source créatrice de ce qu'il lui offre en retour (dans sa propre présence et dans les réponses ou relances qu'il propose).

Dans ce contexte, la distance de proximité est, pour D. Bois, celle qui permet d'être au cours de l'échange pleinement présent à la fois à soi, à l'autre, et aux fruits de la relation, de manière spontanée et sereine. Cette distance n'est jamais prédéfinie, elle ne peut être caractérisée que par les effets qu'elle produit ou par les conditions qu'elle requiert, elle se donne comme *signe et résultat* d'une qualité de relation au fur et à mesure que celle-ci s'élabore et se déploie, elle est adaptée à l'instant et aux personnes en présence.

C'est donc une réflexion sur la nature et les enjeux de cette distance de proximité que je souhaite vous proposer dans cette intervention.

Fusion, séparation : quand la distance n'est pas juste

Avant de s'interroger sur ce qu'est cette distance de proximité, je vous propose d'abord un petit détour par ce que pourrait être une distance « non juste » ; que vit-on quand on est, avec l'autre, dans une distance qui n'est pas juste ? Évidemment, les cas de figure de distance non juste sont nombreux, aussi ai-je choisi de n'en retenir que les deux extrêmes : la fusion, et la séparation. Autrement dit : trop peu de distance, trop de distance.

D'un côté, la fusion, la proximité à l'autre sans limite, l'absence de frontières entre moi et lui, l'implication extrême : moi dans l'autre, moi et l'autre ne font qu'un, fusionnés et donc confusionnés. Je n'existe pas par moi-même, je n'existe pas pour moi-même, ma vie *est* l'autre. Rien, ou si peu, de mes actes ou de mes pensées ne part vraiment de moi ; je suis enfermée en l'autre. Et l'autre est enfermé dans la responsabilité et le pouvoir que je lui donne sur ma vie, écrasé.

De l'autre côté, la distance imposée, l'indifférence, le détachement. Je ne suis pas absorbée ou noyée dans l'autre, j'en suis tenue éloignée, j'en suis séparée. Je ne peux pas m'en approcher parce que je ne sais pas me laisser toucher ou parce que j'ai peur de l'être trop. Je suis enfermée. Enfermée en dehors de l'autre. En réalité, et sans doute avant tout, en dehors de moi-même.

Bref, dans les deux cas, et dans tous les autres plus nuancés situés à quelque endroit que ce soit sur cette échelle, c'est l'enfermement qui règne, sous une forme ou sous une autre, plus

ou moins close, plus ou moins souple, plus ou moins bien socialement inscrite, plus ou moins souffrante, plus ou moins compensée et compensatoire. L'enfermement, pour moi et pour l'autre. C'est l'absence de liberté.

De liberté d'action d'abord : mes choix, mes décisions, sont pris sur la base de mes empêchements et non de mes élans, de mes désirs ou des besoins réels de la relation elle-même. Je pose des actes qui, tout simplement, sont les seuls à m'être autorisés.

De liberté de pensée ensuite : comment en effet penser haut et loin, penser original, penser grand, penser nouveau, penser créatif, penser autrement, comment se laisser surprendre par sa propre pensée – ce qui est quand même l'un des grands plaisirs de la vie n'est-ce pas – quand on est cerné de murs, quand on est enfermé en un positionnement relationnel duquel on ne peut bouger ?

En amont, c'est aussi de manque de liberté d'éprouvé que l'on souffre. Impossible de ressentir dans mon corps autre chose que l'autre si je suis fusionné à lui ; impossible de ressentir l'autre si j'en suis coupée. Je ne peux donc éprouver, dans chacun des cas, qu'une partie du monde. Surtout, je ne peux éprouver que ce qui m'est autorisé par le positionnement qui est le mien.

Or, ce que le rapport au Sensible m'a appris et fait expérimenter, c'est entre autres choses que l'éprouvé corporel, ce que je ressens en moi quand je suis au contact de mon mouvement interne, est une force vive, une « région sauvage » comme dit D. Bois (2008a, à paraître). Elle est sauvage comme est sauvage un animal qu'on ne peut pas maintenir dans un enclos. Le mouvement interne est une force motrice qui ouvre des portes nouvelles pour la perception, pour l'affectivité, pour la pensée, dans des directions impossibles à anticiper, à une amplitude impossible à imaginer. Quand on vit et qu'on mesure le caractère spontané, imprévisible, joyeux, vivace, multidirectionnel, de cet éprouvé, on mesure par contraste à quel point on est limité, restreint, orienté, voire fixé, quand on est dans le trop fusionné ou le trop éloigné – de soi, de l'autre, de notre expérience de vie.

Vu sous cet angle, il apparaît que le problème d'une distance que l'on pourrait dire « non juste » n'est peut-être pas d'être trop fusionné avec l'autre ou trop éloigné de lui, ce n'est peut-être pas d'être ici ou là, trop près ou trop loin, mais de n'être *que cela*, de n'être *que là*.

C'est-à-dire d'être coincé, fixé dans ce près ou ce loin, de ne pas pouvoir passer de l'un à l'autre, ou être ailleurs encore, ou être autre chose, ou être autrement que cela.

D'ailleurs, ainsi fixée, je ne sais même pas qu'il est possible d'être ailleurs ou autrement ou autre chose. Je ne peux pas le savoir parce que je suis cantonnée en un lieu unique et fermé et que, de là, je ne peux voir que ce que ce positionnement me permet : enfermée dans l'autre, mon regard est uniquement et constamment tourné vers lui, ce que je crois ou projette de ses attentes, de ses besoins. Je ne vois que cela, et je n'agis que pour cela. Au contraire exfermée hors d'autrui, je ne peux pas regarder vers lui et vers tout ce qui, en moi, a à voir avec lui. Dans les deux cas, je suis privée de toute une partie de moi, du monde et de ma propre vie comme territoires à explorer, donc comme sources à la fois de plaisir et de connaissance. Dans les deux cas, je suis privée d'ouvertures et d'horizons.

Mais, pire : je suis privée du moteur même de l'exploration. Car si rien ne m'attend d'autre que ce que je vois déjà, depuis là où je suis déjà, je ne suis attirée par rien. En tout cas par *rien de neuf*. Or c'est le neuf qui est vivifiant, au sens : qui me met en vie.

Au fond, la distance non juste, c'est la *distance imposée*. Celle qu'on ne peut pas ou plus faire varier, celle dont on ne peut pas sortir. *Toute* distance imposée. Tout état de rapport à soi, à l'autre, à une situation, à un événement, à une expérience, à sa vie... où l'on est privé de mouvement. Où l'on est privé de sa liberté de mouvement.

Une première proposition que je ferai donc, par contraste avec les extrêmes que je viens de décrire, est que la distance juste au contact du Sensible, *la distance de proximité, est le lieu qui garantit la liberté*. Voire une condition de la liberté ; la mienne, celle de l'autre avec qui je suis en relation.

Attention, la liberté dont je parle ici n'est pas celle qui, comme le soulignait René Barbier, mène au libéralisme effréné ; c'est la liberté *de mouvement*. Mais qu'est-ce qu'un mouvement libre dans le paradigme du Sensible ?

La liberté de mouvement : une liberté intérieure d'abord

Le mouvement dont il s'agit, dans le paradigme du Sensible, n'est pas le mouvement articulaire, gestuel, visible, en premier lieu, mais un « mouvement *interne* » (Bois & Berger, 1990 ; voir aussi Berger, 2005, 2006 ; Bois, 2006, 2007 ; Courraud, 2007 ; Courraud-Bourhis,

2005), c'est-à-dire un mouvement subjectif, non visible de l'extérieur mais vécu de l'intérieur par un individu comme étant la mouvance qui anime sa « matière » corporelle.

Il y a là une distinction cruciale à faire entre le corps et la « matière », concept particulier mis au point par D. Bois pour distinguer l'intériorité vivante du corps, perceptible subjectivement par la personne. Si le corps est l'organisme vu dans sa forme et ses déplacements dans l'espace, la matière est son matériau constitutif, perceptible dans sa consistance, dans sa chaleur et dans sa mouvance intime, significatives du fait que ce corps est humain (une conscience de sujet peut s'y poser) et vivant (il est animé de vie). Le mouvement interne est cette mouvance qui rythme l'ensemble du matériau de notre corps ; ce n'est donc pas un mouvement du corps, ce n'est pas un mouvement que je « fais », mais un mouvement qui anime la matière dont je suis faite, qui donc m'habite, et que je peux ressentir si je lui prête attention.

Je disais tout à l'heure que le mouvement interne était une force vive. Si l'on observe de plus près les trajets qu'il emprunte au cœur du corps vivant, on voit que cette force se déploie dans les six directions de l'espace : avant/arrière, haut/bas, droite/gauche.

La première direction correspond à un mouvement global d'approche/retrait, de don/accueil, d'action/recul ; « je m'approche », « je m'éloigne » (de moi, de l'autre, du monde, de ce que je vis...)

L'orientation haut/bas est plutôt un axe d'élévation/ancrage, de surplomb/plongée : « je me mets en surplomb de mon expérience », « je descends plus profondément encore dans mon expérience ».

Enfin, l'orientation droite/gauche est un mouvement de décentrage, de variation. Ce mouvement est le seul qui permette de voir les choses sous un autre angle, de varier le point de vue de façon à saisir la profondeur de ce qui est face à soi, de son paysage, ainsi que le décrit Cézanne dans une lettre à son fils : « Ici, au bord de la rivière, les motifs se multiplient, le même sujet vu sous un angle différent offre un sujet d'étude du plus puissant intérêt, et si varié que je crois que je pourrais m'occuper pendant des mois sans changer de place en m'inclinant tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche. »

Ces mouvements ne sont pas symboliques, il ne s'agit pas simplement de déplacements de regard au sein d'un espace mental. Ce sont véritablement des mouvements internes, des mouvements qui animent ma matière corporelle, que je peux ressentir dans ma chair et accompagner de ma conscience, de mes gestes et de ma pensée. Si changement de regard il y

a, c'est le prolongement cognitif et affectif naturel d'un positionnement qui se joue d'abord au cœur du corps.

Ainsi, si la matière dont je suis faite est effectivement animée d'un mouvement interne vers l'avant, celui-ci pourra être le sillon intérieur que je suivrai pour m'approcher de l'autre. Si elle porte, dans son intimité, un mouvement interne vers l'arrière, ce dernier peut être la route que j'emprunte pour au contraire m'en éloigner, si c'est ce que la relation demande.

S'il existe au cœur de mon corps un mouvement interne vers le haut, il m'offrira la possibilité intérieure de me mettre en surplomb de ce que je vis et ainsi l'observer de plus haut, inséré dans un paysage plus vaste. Et si ma matière peut au contraire descendre en elle-même, je pourrai, moi, plonger plus profondément dans ce que je vis, dans le monde, dans la relation, pour mieux les connaître.

Ces mouvements ne sont donc pas seulement des orientations spatiales de la vie interne du corps, ils constituent une sorte de *répertoire de capacités*, de postures intérieures, de manières d'être, qui précèdent, sous-tendent et permettent les actes correspondants. C'est d'ailleurs pourquoi – petite parenthèse éthique – il me semble délicat, dans une relation thérapeutique ou d'accompagnement, de faire travailler quelqu'un, par exemple, sur sa capacité à aller de l'avant ou à prendre du recul, à prendre de la hauteur de vue ou à se décentrer, sans avoir préalablement vérifié que, dans l'intériorité même du matériau dont cette personne est faite, ces possibilités existent.

La question de la liberté de mouvement, dans ce cadre, est donc la suivante : ces différentes orientations animent-elles *effectivement* le matériau de nos corps ? Sont-elles suffisamment libres d'une part, variées d'autre part, pour que nous soyons capables d'aller et venir au gré de ce que nos relations nous demandent ? Si la matière dont je suis faite est capable d'aller là où l'autre me sollicite, je vais pouvoir m'y rendre. Mais je ne peux pas y être, moi, en tant qu'individu, en tant que sujet, si la matière qui me constitue est figée dans une immobilité interne. La liberté de mouvement dont je parle est donc une liberté *intérieure* qui me permet d'être au rendez-vous de la rencontre. Et quand je dis « intérieure », ce n'est pas en premier lieu au sens psychique mais au sens somatique du terme, dont découlera une posture psychique enrichie.

Ce qui est extraordinaire est de se rendre compte qu'à chaque « moment relationnel », ces différents mouvements se mêlent : ce n'est pas l'un *ou* l'autre, ils s'enchaînent et s'entretissent pour produire un déplacement et donc un positionnement unique, propre à ce

moment-là précisément. La rencontre, à cet instant précisément, avec cette personne-ci, me demande d'être là, et pas ailleurs : proche, moins proche, peu importe. C'est justement cela, la distance juste : celle qui doit être, à un instant donné, avec une personne donnée, ou une situation donnée. Le déplacement est donc évolutif : il se modifie au fur et à mesure que la réciprocité transforme la relation, il s'adapte en quelque sorte aux formes successives de la relation.

Une deuxième proposition de caractérisation de la distance de proximité arrive alors : elle n'est plus seulement un lieu qui garantit ma liberté de mouvement, c'est en elle-même un mouvement. *La distance juste au contact du Sensible est mouvement et, plus précisément, un mouvement libre.*

De la nécessité de s'arrêter dans la relation

Cependant, si on continue de laisser cette réflexion se déployer, vient la question : la distance de proximité peut-elle être pur mouvement ? Si je bouge en permanence, si l'autre bouge en permanence, nous risquons de ne pas ou plus nous rencontrer. On ne peut donc pas non plus en rester à cette idée que la distance de proximité est mouvement.

Apparaît ici une autre nécessité : au sein de la liberté de mouvement, la distance de proximité est aussi un arrêt. Et, plus que l'arrêt, le choix de m'arrêter. Pourquoi ? D'abord, pour me donner le temps de me ressentir dans ce qui, de moi, émerge au contact de l'autre ; ensuite, pour que l'autre ressente ce qui, de lui, naît de neuf à mon contact ; enfin, pour que chacun goûte ce qu'il devient au fil de la rencontre. Les fasciathérapeutes et les somatopsychopédagogues présents dans la salle reconnaîtront je pense ce qui se passe dans un point d'appui manuel, mais c'est la même chose dans une relation.

Dans ce contexte, la liberté de mouvement intérieure que nous avons évoquée précédemment est ce qui permet que l'arrêt, qui deviendra mon positionnement face à l'autre, soit libre face à l'autre. C'est-à-dire qu'il ne soit pas un arrêt obligé. Si c'est un arrêt obligé, prédéterminé par les contraintes intérieures qui me figent en un lieu dont je ne peux pas bouger, alors ce lieu ne pourra pas être adéquat, au sens où il ne sera pas celui où se joue le cœur vivant d'une rencontre créatrice qui, quand elle est créatrice justement, nous propose du neuf ! Je ne peux pas accueillir le neuf dans un positionnement prédéterminé d'où je ne peux pas bouger et qui est donc, forcément, ancien.

De mouvement en arrêt : un lieu de passage ?

Une troisième proposition apparaît : *ni lieu fixe, ni pur mouvement, la distance de proximité serait donc un lieu en mouvement*. Et un lieu en mouvement, c'est un *lieu de passage*. La distance juste envers l'autre, celle qui me met au cœur du rendez-vous avec ce qu'une relation peut m'offrir, ne serait-elle pas un lieu de passage ?

Dans « lieu de passage », j'entends un double sens : tout d'abord un lieu 'où l'on ne fait que passer'. En effet, de toutes façons, la relation elle-même va me transformer, elle va transformer l'autre, ma transformation va être accueillie par l'autre et cela va le transformer, etc. Le positionnement juste par rapport à l'autre est donc forcément mouvant.

Ensuite au sens d'un lieu 'où l'on opère un passage', au sens initiatique du terme : un lieu où l'on passe un cap, un palier. La nature de ce passage, de ce cap, de ce palier, leur intensité, leur contenu, les parties de nous qu'ils touchent, c'est cela qui va définir que cette rencontre-là, en particulier, est particulièrement précieuse dans une vie, à un moment donné et pendant un temps donné, plus ou moins long, impossible à définir à l'avance.

La distance de proximité est donc indéfinissable ; c'est *le lieu d'un moment*, et l'on passe là d'une notion spatiale à une notion spatio-temporelle. Le lieu d'un moment, également en un double sens : au sens où chaque moment a sa propre distance de proximité, et où chaque distance de proximité a sa propre durée. Dans l'expérience, mon rapport au Sensible m'a appris à capter cela, à le voir, à le saisir, donc à savoir où aller, puis à oser m'y rendre, et à entendre aussi le moment où ça change, où il faut que je passe d'un endroit à un autre, d'un positionnement à un autre, par rapport à autrui ou à moi-même.

Une quatrième et ultime proposition, au terme de ce cheminement de pensée, est la suivante : *la distance de proximité n'est finalement ni la condition de ma liberté de mouvement, ni ma liberté de mouvement elle-même, c'est en fait le fruit de ma liberté !*

On entre ici dans un renversement de point de vue : alors que l'on présente souvent la distance juste comme étant celle qu'il faut trouver et dans laquelle il faut être *pour que* la relation se donne dans toute sa dimension, je suggère l'inverse. C'est *si* je suis dans la liberté intérieure, si je suis capable d'accueillir ce que la rencontre m'offre et d'aller là où elle me sollicite, *que* je trouve la distance juste, la distance de proximité. C'est si je suis libre que je la trouve, et non pas parce que je la trouve que je suis libre.

À ce moment-là, fusion, séparation, surplomb, décalage, pénétration, approche, décentrage, enveloppement, fuite, protection, entourage, appui, rapprochement, confrontation, recul, retour... (et tout ce que vous aurez envie d'ajouter) : tout est possible, s'il le faut, au moment où il le faut. La distance de proximité n'est plus alors un lieu, *elle est cette ouverture à tous les possibles.*

Bibliographie

- Austry, D. & Berger, E. (2009). Le chercheur du Sensible – Sa posture entre implication et distanciation, 2ème Colloque international francophone sur les méthodes qualitatives, *Recherches qualitatives : enjeux et stratégies*, 25-26 juin, Lille, publié en ligne : <http://www.trigone.univ-lille1.fr/cifmq2009/?/Les-actes-du-colloque>
- Berger, E. (2005). Le corps sensible : quelle place dans la recherche en formation ? *Revue internationale Université Paris 8. Pratiques de formation/analyses*. n° 50, "Corps et formation", 51-64.
- Berger, E. (2006). *La somato-psychopédagogie ou comment se former à l'intelligence du corps*. Ivry sur Seine : Point d'Appui.
- Berger, E. (2009a). *Rapport au corps et création de sens en formation d'adultes, étude à partir du modèle somato-psychopédagogique*. Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, sous la direction de J.-L. Le Grand. Université Paris 8.
- Berger, E. (2009b). Praticiens-chercheurs du Sensible : vers une redéfinition de la posture d'implication, in Bois, D., Josso, M.-C., & Humpich, M. (orgs), *Sujet Sensible et renouvellement du moi : les contributions de la fasciathérapie et de la somato-psychopédagogie*. Ivry-sur-Seine : Point d'Appui, p. 167-190.
- Berger, E. & Bois, D. (2008). Expérience du corps sensible et création de sens. *La clinique du sport et ses pratiques*, Abadie S. (dir.). Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Bois, D. (2001). *Le sensible et le mouvement*. Paris : Point d'Appui.
- Bois, D. (2006). *Le moi renouvelé, introduction à la somato-psychopédagogie*. Paris : Point d'Appui.
- Bois, D. (2007). *Le corps sensible et la transformation des représentations chez l'adulte - Vers un accompagnement perceptivo-cognitif à médiation du corps sensible*. Thèse de doctorat européen, Université de Séville, Département didactique et organisation des institutions éducatives.
- Bois, D. (2008a). *The wild region of lived experience. Using Somatic-Psychoeducation*. North Atlantic Editor, USA.
- Bois, D. (2008b). Notes de cours. Master en Psychopédagogie perceptive.
- Bois, D. (à paraître). *L'homme, autrui de lui-même : cheminer vers soi, c'est cheminer vers autrui*. Symposium international en étude des pratiques relationnelles. Identité, altérité,

réciprocité : articulation au cœur des actions d'accompagnement et de formation ; 9-11 juin 2010 - Rimouski.

Bois, D. & Austray, D. (2007). Vers l'émergence du paradigme du Sensible. *Réciprocités*, n°1, 6-22.

Bois, D. & Berger, E. (1990). *Une thérapie manuelle de la profondeur*. Guy Tredaniel.

Bois, D. & Humpich, M. (2006). Pour une approche de la dimension somato-sensible en recherche qualitative. *Revue électronique Recherches qualitatives*, hors série n° 3, 461-489.

Bourhis, H. (2009). Pédagogie du Sensible et enrichissement des potentialités perceptives en vue d'accéder à la réciprocité actuante. In Bois D. & Humpich M. (dir.), *Vers l'accomplissement de l'être humain ; soin, croissance et formation*. Ivry-sur-Seine : Point d'Appui.

Buckman, R. (2007). *S'asseoir pour parler. L'art d'annoncer de mauvaises nouvelles aux malades*. Paris : Masson.

Courraud, C. (2007). *Toucher psychotonique et relation d'aide : l'accompagnement de la personne dans le cadre de la kinésithérapie et de la fasciathérapie*. Mémoire de Mestrado en psychopédagogie perceptive, Université Moderne de Lisbonne.

Courraud-Bourhis, H. (2005). *Biomécanique sensorielle et biorythmie*. Paris : Point d'appui.

Hall, E. T. (1959). *Le langage silencieux*. Paris : Seuil.

Lefloch, G. (2008). *Rapport au sensible et expérience de la relation de couple*. Mémoire de Mestrado en psychopédagogie perceptive, Université Moderne de Lisbonne.